

Gianni di Lorena

MUTATIS MUTANDIS

Pavane des
Fées Sans-gêne

Acte I

OLNI

Résumé de l'éditeur

Dans l'univers des contes, tout est soumis aux lois de la destinée. Et s'il existait un autre temps, autre part, où ils pouvaient se libérer de cette emprise ? *Qui* pourraient être leurs personnages, si les épreuves forgeaient leur identité, si leurs actions modelaient le monde qui les entoure ? Des plus célèbres aux moins illustres, venez suivre l'entrecroisement de ces vies hors du commun au cours d'une extraordinaire épopée. Qui sait ce que l'avenir leur réserve, et comment ils vont changer l'Histoire ?

MUTATIS MUTANDIS vous apportera les réponses.

L'Acte I de la *Pavane des Fées Sans-gêne*, première pièce de ce cycle imaginé par Gianni di Lorena, pose les fondations en vous faisant assister à la genèse de ces fables, avant que d'autres héros n'entrent dans la ronde...

En plongeant entre ces pages, vous devenez spectateur dans un théâtre où sont joués les événements qui s'apprêtent. Tout au long de l'aventure, vous serez accompagné par le Coryphée, mystérieux maître de cérémonie assurant le lien entre le public et ce qui se passe sur scène.

© OLNi éditeur — 2024

ISBN : 978-2-487106-23-9

<https://editions-olni.com>

Note de l'éditrice

Les éditions OLNi s'associent au choix de l'auteur de ne pas respecter à la lettre certains usages grammaticaux, orthographiques et typographiques généralement considérés comme la norme actuellement en vigueur. Vous constaterez, entre autres :

- l'emploi du subjonctif après la locution « après que » ;
- le recours à la capitale pour certains substantifs ;
- le recours aux traits d'union pour des expressions que l'auteur considère comme des tournures substantivées ou lexicalisées ;
- le recours délibéré à différentes graphies existantes pour un même substantif ;

De tout temps, les écrivains ont pris des libertés, car la langue est un matériau ductile qui ne cesse de se transformer ; ce qui était tenu hier pour une infraction à l'usage, un écart, une originalité, une divergence, une dissidence voire une coquetterie, est devenu, pour une partie, la norme d'aujourd'hui. La langue orale est l'outil de ces mutations naturelles. L'écriture en est le reflet.

« Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. [...] C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. [...] C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. [...] les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. »

Victor Hugo, préface de *Cromwell*, 1827

Ariane Frontezak (éditrice) et Raphaël Watbled (correcteur)

Aux fées marraines qui se sont penchées sur le berceau de cet ouvrage, lui permettant de prospérer grâce à leur bienveillance, leurs vœux et leurs conseils : Vincent, Élisabeth, Gabriel, Pascale, Patrick, Mathilde, Nicolas, Clément, Ariane.

Mutatis

Mutandis

UN CONTE DES
CONTES

CYCLE TRAGICOMIQUE EN MAINTES PIÈCES

PAR

GIANNI DI LORENA

Vous déambulez dans le hall d'entrée du théâtre parmi les autres spectateurs attendant d'entrer dans la salle. Autour de vous, l'air est plein du bourdonnement des conversations, des éclats de voix de ceux qui se hêlent et se retrouvent, du froissement des manteaux, des capes que l'on ôte afin de les déposer aux vestiaires, de l'odeur des derniers cigares que l'on fume, des eaux de Cologne et des parfums.

En musant parmi les noirs smokings et les vives tenues de soirée, vous passez devant une série de panneaux encadrés, accrochés au mur.

MUTATIS
MUTANDIS

PREMIÈRE PIÈCE
EN 3 ACTES :

PAVANE

DES

FÉES SANS-GÊNE

Le second attire davantage votre attention de mélomane – vous êtes ici, après tout, dans l'espoir de faire une expérience artistique totale et inédite :

MUSIQUE DE SCÈNE

À l'attention des spectateurs :

Mesdames et messieurs,
L'opportunité de retrouver hors de scène les émotions
du spectacle est désormais à portée de main !

Retrouvez la musique de scène à l'auditorium du
théâtre !

www.giannidilorena.fr

Le troisième vous apprend davantage sur ce musée dédié, dont vous ignoriez l'existence avant de mettre les pieds dans ce lieu pour la première fois :

MUTATIS MUTANDIS



EXPOSITION PERMANENTE

Approfondissez votre connaissance de l'œuvre !

Découvrez le Ponant !

Visitez la galerie des costumes !

Accédez à une documentation exclusive !

RENDEZ-VOUS AU MUSÉE
DU THÉÂTRE :

www.giannidilorena.fr

Punaisé aux lambris non loin de l'affichage officiel – probablement de manière récente et à l'insu de la direction –, un simple feuillet vous fait la publicité d'un ouvrage dont le caractère illicite excite votre intérêt :

MUTATIS MUTANDIS :
L'ENVERS DU DÉCOR

Vous ne savez pas tout !

Apprenez ce que l'on vous cache ! Venez vous
encanailler ! Faites le choix de la dévergonde !
Bravez la censure !

Découvrez dès à présent les scènes licencieuses de
la pièce dans leur version d'origine, ainsi que des
scènes inédites plus sulfureuses encore, rassemblées
dans un même recueil !

Tirage limité : il n'y en aura pas pour tout le monde !

*Vendu sous le manteau dans les meilleures
et plus malfamées ruelles !*

Tandis que le flot des spectateurs se tarit et que vous parvenez à l'entrée de la salle, vous notez qu'un panneau monté sur chevalet présente à la lecture, gravées dans une plaque de métal doré, quelques citations destinées à illustrer le propos et l'esprit de l'œuvre :

« En parlant de l'histoire des contes et tout spécialement des contes de fées, l'on peut dire que la Marmite de Soupe, le Chaudron du conte, bouillonne depuis toujours, et que l'on y a continuellement ajouté de nouveaux ingrédients, aussi succulents qu'infects. »

J. R. R. Tolkien, *On Fairy-stories*, 1947

« [...] car le pouvoir des fées raccommoait presque toujours ce que la nature avait gâté ; mais quelquefois aussi il gâtait bien ce que la nature avait le mieux fait. »

Madame d'Aulnoy, *Serpentin Vert*, 1697

« Où se trouve la scène : au-dehors ou au-dedans, mesdames et messieurs ? »

Béla Bálazs, *A Kékszakállú herceg vára*, 1910

Lorsque vous pénétrez dans la salle, l'épaisseur des tapis assourdit le son de vos pas et vous êtes happé par l'ambiance feutrée des lieux, auquel chacun participe avec un respect religieux. Plongé dans l'obscur clarté des ampoules à incandescence et le murmure ouaté des conversations, des froissements de vêtements embrassant le velours des sièges et des bruissements de livrets que l'on consulte, vous prenez place et feuillotez le vôtre afin de vous familiariser avec les personnages de la pièce :

DRAMATIS PERSONNÆ

- Le Coryphée** Le maître de cérémonie, figure mystérieuse qui assure le lien entre la salle et ce qui se trame sur scène.
- Aphrodite** Déesse attentive et protectrice de l'humanité, incarnation de l'harmonie universelle et garante de l'une des plus puissantes forces à l'œuvre : l'amour.
- Avenant de Lustre** Le second prince royal du Pays d'Oyl, inquiétant et taciturne.
- Pelegrin Silvanica** Roi du pays de Sylvanie, ayant vécu il y a plus de deux cent cinquante ans.
- Mahaut Silvanica** Reine du pays de Sylvanie, ayant vécu il y a plus de deux cent cinquante ans.
- Carabosse** Une puissante fée en mal d'enfant, laissant dans son sillage et à travers les époques de nombreuses victimes de son caractère lunatique.
- Heinrich von Schwarzkron** Le souverain du royaume germanique de Geisterberg.

Théodora & Cléadora

Cjarnova..... Deux sœurs ensorcelées par les fées, il y a bien longtemps.

Anna-Sofia

von Schwarzkron..... La princesse héritière du royaume de Geisterberg, aux prises avec un père distant.

Fritz Drosselmeyer..... Le neveu du chef de la guilde des horlogers du comté de Glockenspiel, enlevé et élevé par les fées.

Dragée de Cocagne..... La souveraine du royaume féerique des délices.

Ulysse..... Un vagabond immortel dont la provenance et le passé sont une énigme. Du fait de sa longévité surnaturelle, il traverse tant le passé que le présent de l'histoire.

Esclarmonde-la-Sélène..... La première suivante de la reine des fées, qui agit en son nom.

Talia Silvanica..... La princesse héritière du royaume de Sylvanie, enchantée par les fées, ayant vécu il y a près de deux cent cinquante ans.

Déon de Rougecœur..... Un chevalier du Pays d'Oc, lancé dans une quête d'amour éperdue et destructrice.

- Giulietta**..... Une courtisane de la cité de Colombine, aux origines inconnues et à la beauté sans égale, couvant un sinistre secret.
- Nicklaus**..... Un bon ami du chevalier Déon, originaire des royaumes germaniques.
- Gabriella**..... Une courtisane de Colombine et bien plus encore, proche de Déon.
- Chapalu de Carabas**..... Un habitant du Royaume des Chats, marquis déchu, cambrioleur extraordinaire.
- Mathilde Rózsaneve**..... Une marchande autrefois richissime, aujourd’hui désargentée, veuve et mère de cinq enfants.
- Erzsébet Rózsaneve**..... La fille cadette de Mathilde, animée d’un besoin désespéré de fuir l’ennui du quotidien.

Tandis que retentit le roulement des treize coups, les lumières baissent et l'obscurité enveloppe la salle. Les derniers arrivés s'installent discrètement. Le silence se propage.

Les trois derniers heurts résonnent sous la scène, depuis les cintres, dans les coulisses. Les instruments s'accordent. Le rideau se lève.

Le spectacle va commencer*.

Prologue

en Rose et Or

Le théâtre est plongé dans le noir. L'accord de l'orchestre s'achève et le silence retombe. Un instant passe, puis la voix d'un orateur invisible s'adresse à l'assistance.

Écoutez, mesdames et messieurs, écoutez ma voix dans l'obscurité. Écoutez les instruments dans la fosse se mettre à jouer. Levez le rideau de vos paupières. Un par un, les feux s'allument le long de la rampe, et vous me regardez poser en retour les yeux sur vous. Vous vous découvrez les uns les autres ; chacun attend avec impatience ce qui s'apprête, ce qui va être conté.

Les lumières d'avant-scène ont révélé le Coryphée, seul, debout au milieu des planches, tandis que le reste demeure vide et obscur. Il porte un masque de tragédie grecque à l'expression énigmatique. Sa tenue de soirée à queue-de-pie et nœud-papillon noirs se fond presque dans les ténèbres ; seuls son gilet, sa chemise, sa pochette rouges et son faux visage ressortent nettement.

Écoutez, écoutez donc : il était une fois...

D'un geste si furtif qu'il est impossible de distinguer son véritable faciès, il troque son masque pour un autre, illustrant la frustration.

Ah ! non, non ! il n'est guère d'histoires pouvant moins commencer de cette façon.

En un tournemain, le masque initial revient en place.

Il importe peu de savoir quand... mais où se passait-elle donc, mesdames et messieurs ? Au-dehors, ou au-dedans... ?

Ce récit était déjà ancien lorsque le monde naissait à peine ; il n'en subsiste aujourd'hui que la souvenance d'un écho mille et mille fois répété. Où sont nées ces histoires ? Nul ne le sait. Nous entendons les mêmes contes depuis toujours, rassemblés autour de l'âtre par crainte de la nuit, sans nous rendre compte que ce foyer est l'origine même des ombres dont il invente les contours. Là, au-dehors, sous le regard d'étoiles folles et d'univers inexplicables, de grandes choses s'accomplissent. Belles et hideuses, heureuses et amères, grandioses et mesquines, célébrées par tous dans la lumière ou bien abandonnées pour toujours au fond des ténèbres.

Mais le tumulte du monde extérieur ne saurait déterminer notre destin, n'est-ce pas... ?

*Un autre tour de passe-passe :
le Coryphée arbore cette fois un masque à l'air espiègle.*

Mais voilà que vous vous interrogez : intérieur, extérieur, là-bas, ici, avant, maintenant... où se trouve donc la scène, mesdames et messieurs ? Au-dehors, ou au-dedans ? Dans la salle parmi vous ? Dans les coulisses, dans la fosse, ou peut-être dans les loges ? Derrière la tenture de velours, ou bien celle de vos cils levés... ?

Retour du masque énigmatique.

Écoutez, regardez. Le rideau de vos paupières est grand ouvert. Il doit le rester jusqu'à la fin et, quoi qu'il arrive, ne se fermer que lorsque viendra le moment d'applaudir. Il est temps de trembler, mesdames et messieurs, de pleurer, de rire et de vous émerveiller, sans jamais cesser de vous demander : où se trouve donc la scène ? Au-dehors, ou au-dedans... ?

Écoutez, écoutez attentivement...

*La scène s'éclaire, révélant une carte du monde étalée
en toile de fond.*

Il était une fois une vaste contrée que ses habitants, avec la simplicité naïve des premiers temps du monde, avaient nommée le Ponant. Des rumeurs parlaient d'autres terres et d'autres peuples, loin là-bas, derrière les montagnes de l'Orient ou par-delà les grandes eaux du Sud, mais c'était *autre part*. D'un simple mot et avec une brutale franchise, les Ponantins avaient donc tracé la première frontière entre « eux » et « nous ».

Le continent – *leur* continent – est aujourd'hui fractionné en pléthore de petits royaumes coincés les uns contre les autres telles des sardines dans une boîte de conserve – métaphore qui n'aurait pas causé pour un sou à leurs populations, l'objet n'ayant pas été encore inventé. Ou peut-être bien qu'il l'avait été il y a longtemps, avant d'être oublié. Allez savoir.

Comme tant d'autres avant eux, ces états sont destinés à disparaître un jour, engloutis par les remous de l'Histoire. Pour l'instant, toutefois, ils se préparent à connaître des événements qui transformeront à tout jamais leur visage : bientôt, très bientôt, ils deviendront le berceau de légendes qui résonneront à travers le temps.

Observez-les bien, ces petits royaumes, car c'est ici que commence notre épopée.

Bien qu'il soit difficile de le concevoir aujourd'hui, le Ponant avait connu une longue période de pérenne, sinon harmonieuse hégémonie. Pendant près de mille cinq cents ans, cette mons-

trueuse entité politique avait été garante de paix et d'abondance, et l'on évoque encore aujourd'hui avec nostalgie une ère glorieuse où la nature humaine avait exploré ses plus grandes et formidables largeurs, où l'homme était davantage qu'il n'avait jamais été, et ne sera jamais plus.

Hélas, tous les âges d'or étant inévitablement voués, par une sorte de règle cosmique, à sombrer dans le chaos avant l'anéantissement, celui-ci n'avait pas dérogé à la règle.

Rassembler tant de cultures différentes sous une même égide n'était pas fait pour durer ; l'individualisme étant dans la nature des mortels, il leur faut tôt ou tard marquer d'un mot, d'un poing ou d'un mur la différence entre « eux » et « nous ». Le lien cordial unissant autrefois les pays inféodés avait lentement cédé place à un farouche désir d'indépendance et de domination, et la guerre s'était abattue tel le pesant marteau de la fatalité. Pendant cinq longs siècles, le fracas des armes, des boucliers cabossés et des cris d'agonie était resté l'unique bande-son disponible. Les belligérences avaient ravagé le continent et, peu à peu, la confédération ponantine s'était désagrégée en une myriade d'états souverains.

Le récit de l'effondrement aurait pu s'arrêter là. Bienheureusement, l'Histoire déteste faire du sur-place.

La carte du monde remonte dans les cintres.

Le Coryphée demeure seul au milieu d'un cercle de lumière.

Malgré la férule sévère de l'Église qui croyait avec sincérité que châtier le païen au fer rouge était faire son plus grand bien, des croyances plus anciennes avaient survécu à travers le Ponant depuis des temps immémoriaux, subsistant grâce à un réseau de racines profondément ancrées dans l'inconscient et l'histoire des peuples.

Alors que le continent n'était plus que décombres et vestiges fumants, l'un de ces cultes s'était soudain trouvé l'objet d'une ferveur aussi ardente que désespérée. La plupart de ses fidèles étaient du nombre des victimes collatérales, de ceux qui n'aspiraient qu'à vivre tranquillement, ces damnés pacifistes, ces mous qui ne comprennent jamais rien à rien. Il y en a toujours ; ce sont généralement ceux qui prennent pour tout le monde. Par quelque miracle inexplicable, ils sont aussi les seuls à bénéficier d'un mystérieux don de prophétie qui les pousse à jouer les cassandres, répétant à l'envi que tout va mal, très mal finir à moins que l'on trouve la volonté d'agir.

Aussi ces doux rêveurs s'étaient résolus à en appeler à la seule puissance qu'ils jugeaient encore capable de les aider.

Des voix lointaines s'élèvent depuis les coulisses.

À travers vallons et prairies, forêts et campagnes, on avait pu entendre résonner ainsi les échos de leurs prières enfiévrées* :

*Amours divins, ardente flamme ;
Vénus, Adonis, gloire à vous !
Le feu brûlant – nos folles âmes –,
Hélas, ce feu n'est plus en nous !*

*Écoute-nous, Vénus la blonde !
Il nous faut de l'amour,
N'en fût-il plus au monde !
Nous voulons de l'amour !*

* ♪ 1

*Les temps présents sont plats et fades,
Plus d'amour, plus de passion !
Et nos pauvres âmes malades
Se meurent de consommation !*

*Écoute-nous, Vénus la blonde !
Il nous faut de l'amour,
N'en fût-il plus au monde !
Nous voulons de l'amour !*

Par bonheur, il semble que la belle déesse ait été à l'écoute ce jour-là et se soit prise de pitié pour les hommes, car une étrange épidémie avait bientôt caressé le monde, tombant sur la terre telle la gaze rose d'une effeuilleuse sur le visage d'un spectateur aux anges.

Un vent de volupté et de folie douce s'était levé et avait soufflé silencieusement. C'était un zéphyr malicieux et fripon, prompt à soulever les jupes des dames en jetant à terre les chapeaux des messieurs, à se réjouir de ces situations où la chaleur monte aux joues, au cœur, et à d'autres parties plus secrètes de l'anatomie.

La grâce de la déesse était descendue sur l'humanité, changeant fondamentalement le cœur des mortels sans que ceux-ci ne s'aperçoivent de rien. Une seule chose était sûre : rien ne serait plus comme avant.

Du jour au lendemain, la Guerre avait cédé le flambeau à l'Amour, et ceux qui avaient levé les armes contre leurs voisins leur ouvraient maintenant les draps : la philosophie populaire était désormais horizontale. Après s'être féroce­ment battus pour exister, les Ponantins s'étaient coulés avec un rudéral bonheur dans les plaisirs de cette même existence, passant leurs jours à fricoter à tout va comme dans le plus fantaisiste des romans à l'eau de rose, et

à chanter parfaitement en chœur les uns avec les autres comme si le monde était devenu un gigantesque vaudeville. Une paix telle que l'histoire humaine n'en avait jamais connu s'était installée, absolue, reléguant les notions d'hostilité, d'arme ou de combat au placard des mœurs surannées. Tout se pâmait dans un voluptueux soupir, et grâce à l'intervention divine, le monde avait enfin cessé de dépérir comme une plante en pot oubliée sans eau ni lumière sur le coin d'un meuble.

Bien des siècles plus tard, des savants tous très sérieux et forts de leurs connaissances se pencheront sur cette excentricité de l'Histoire, non sans perplexité. En dépit de tous leurs efforts, ces brillants cerveaux se révéleront incapables de comprendre l'origine du phénomène qu'avec une pertinence insoupçonnée, ils baptiseront d'un nom délicat : le « Voile d'Aphrodite ».

Pendant près de quatre cents ans, l'ultime don de Vénus à l'humanité a baigné le monde d'une douce et chaude moiteur. Mais le Voile commence aujourd'hui à s'effilocher sur les bords, et le temps s'apprête où les mortels devront prendre en main leur avenir. Croisons les doigts et espérons que l'intervention de la déesse ait été suffisante.

Cette nouvelle ère est celle des peuples qui ont remisé les âges anciens et leurs rêves inaccessibles au placard, leur mémoire souffrant encore des terribles cicatrices laissées par la guerre. Mais plus qu'un simple regard des mortels sur leur histoire, ce qui sépare réellement jadis de naguère, c'est peut-être bien ce qui fait la différence entre le conte et la légende.

Le conte, petit frère du mythe, qui revient toujours d'une époque à l'autre chuchoter à notre oreille les histoires du temps passé.

Sentez, mesdames et messieurs, sentez... ! Elles embaument le

lilas et l'iris, le lys, la violette et la rose. C'est le parfum entêtant des choses surannées et immortelles, des armoires regorgeant de secrets d'antan, de greniers où la poussière se change en or dans les rais du jour, des natures mortes revenues à la vie dans le clair-obscur d'un jeu de miroirs. Telle est la fragrance des contes de fées, oui...

Et quels contes !

Le Coryphée s'incline en saluant l'assistance d'un coup de son haut-de-forme noir, puis quitte la scène. Le rideau se referme.

L'orchestre s'accorde avant le début du premier acte.

Acte
premier

SCÈNE PREMIÈRE

Le Grand Salon des Banquets dans le palais royal, une galerie toute décorée de blanc et d'or, percée de vastes fenêtres claires, à la haute voûte peinte et garnie d'énormes lustres à pampilles. Une longue tablée de personnages richement vêtus occupe l'espace. Des serviteurs vont et viennent en tous sens, les bras chargés de plats.

Il était une fois...

... un roi et une reine venant de fêter la naissance de leur second fils. Ou plutôt, la célébrant depuis trois semaines déjà, et comptant bien continuer au cours des trois suivantes.

Théophalle II et son épouse Béatrice sont les souverains de l'un des plus puissants royaumes du Ponant occidental, le Pays d'Oyl, qui se partage peu ou prou la domination de l'Extrême-Occident avec le Pays d'Oc, au sud. Entre les deux pays françois, ce n'est pas le grand amour, car chacun d'eux affirme être « le véritable » royaume franc, l'unique, l'original, l'autre n'étant qu'une branche dissidente pleine de mécontents ayant fait sécession ; ceux du Sud ou ceux du Nord, suivant de quel côté on se place, étant bien entendu ceux qui, à une date antérieure dont personne ne se souvient, ont un jour pris la grosse tête.

François d'Oyl et François d'Oc – chacun se désignant comme « les François » tout en mentionnant la faction adverse par « les autres » avec une moue de mépris – parlent des langues différentes, et celui qui oserait affirmer qu'elles ne sont grosso modo que des variations l'une de l'autre s'exposerait à devenir la cible d'une populace outragée. Ils consomment des plats différents, portent des vêtements différents, ont des coutumes différentes. Ceux du

Nord semblent incapables de se passer des règlements et du balai qu'ils ont dans le derrière, quand ceux du Sud se complaisent dans la désinvolture et un je-m'en-foutisme crasse. Rien ne semble pouvoir les réunir, aussi les deux peuples se contentent depuis des siècles de jeter des regards noirs aux voisins par-dessus la haie, dans la bienheureuse rivalité bougonne et la râlerie coutumière qui les caractérisent tant l'un que l'autre. Si vous demandiez l'avis d'un étranger – ce qui ne viendrait jamais à l'esprit d'un François, d'Oyl ou d'Oc –, celui-ci pointerait du doigt que les deux royaumes ont pourtant beaucoup plus en commun qu'ils ne l'imaginent. Après tout, chacun n'est qu'un ramassis de bouffeurs de grenouilles malpolis, persuadés d'être le centre du monde et se croyant systématiquement obligés de le faire remarquer par leur obstination à tout faire différemment de tout le monde.

Le roi Théophalle, pareil à son grand-père, son arrière-arrière-grand-père et tous ses prédécesseurs avant lui, entretient d'ordinaire la flamme de la mésentente avec autant de zèle que les règles de l'étiquette à la française... à savoir la *bonne*, celle d'Oyl, pas des autres biberonnés à l'huile d'olive. Mais aujourd'hui est jour de fête, et la mauvaise humeur n'a pas sa place à la table royale*. Même les invités ayant fait le chemin depuis l'étranger excellent dans le fait de prétendre que les grenouilles et les escargots baignant dans une sauce au beurre sont des bestioles que tout le monde est ravi de trouver au fond de son assiette. Et les convives rassemblés autour de l'immense tablee pour bombancer en l'honneur du petit prince viennent parfois de très loin. Aussi loin, même, qu'un monde de distance, puisqu'une partie d'entre eux sont des fées ; une tradition qui se perd peu à peu dans le Ponant, mais que la couronne française s'évertue à maintenir.

* ♪ 2

— Je lève mon verre en l'honneur de la belle Vénus, qui nous a fait grâce de ses dons ; de mon second fils, aussi beau et vigoureux que le premier ; et surtout, surtout, en l'honneur de celle qui l'a mis au monde, ma merveilleuse, délicieuse, plantureuse Béatrice ! s'exclame le roi en repoussant bruyamment sa chaise, qui s'en va rayer le parquet avec un bruit à faire grincer les dents à toute l'assistance.

Sa lourde et volumineuse perruque légèrement de guingois, Théophalle tangué sur ses souliers à hauts talons rouges. C'est qu'il n'a pas rechigné à faire honneur à tous les plus grands vignobles du pays depuis le début de la fête. D'un geste néanmoins assuré – car un roi n'est *jamais* pompette et, à l'instar de tous les François, a été élevé au vin dès le biberon –, il s'empare de l'étalage de boucles blondes qui lui retombe sur la poitrine et s'en drape l'épaule à la façon d'une écharpe avant de conclure :

— Vous êtes d'ores et déjà tous conviés à la Cérémonie Nominale, dans trois ans, beugle-t-il par-dessus les acclamations qui explosent sous les plafonds chargés de dorures. J'ai dit !

Une coutume ancienne exige que l'on attende la troisième année de l'enfant avant de le prénommer. Cela permet de l'observer tandis qu'il grandit, d'entrevoir les prémices de sa personnalité, et ainsi de lui donner le nom qui la reflétera au mieux. Aujourd'hui, seules quelques maisons parmi les plus nobles du Pays d'Oyl – les seules dans tout le Ponant, d'ailleurs – suivent encore ce bizarre usage. Faisant preuve de plus de jugeote et de pragmatisme que ceux qui le gouvernement, comme c'est souvent le cas, le peuple l'a abandonné depuis longtemps, déplorant les générations de Chialeur, Pisseuse, Merdeux ou Croque-Téton qui ont nourri une rancœur farouche envers leurs parents.

Théophalle repose maladroitement son verre pour glisser les mains autour de la taille de sa femme et l'embrasser dans le cou, les

épaules, dans le décolletage de sa robe à la *mantua* – elle a délaissé le grand-habit formel juste après le baptême –, entre ses deux seins pigeonnant à leur balcon garni de froufrous. Chatouillée par les pointes de ses fines moustaches, Béatrice renverse la tête en arrière et s’esclaffe, manquant d’étaler sa fontange dans un plat de choux à la crème qu’un serviteur, ayant l’habitude, met prestement hors de portée de la haute coiffure ornée de dentelles. Par-dessus le brouhaha des invités portant leur toast, le rire enivré de la reine s’envole pour se mêler à la musique des meilleurs trouvères du royaume – que les troubadours et leurs manières de sauvages restent dans leur Sud natal, merci bien.

Peu sont ceux à prêter l’oreille à la mélodie, toutefois, l’attention des convives étant davantage portée sur le contenu de leurs coupes et sur les lèvres de leurs voisins : c’est le moment que tout le monde attendait, celui où les symposiaques planent désormais aussi haut qu’un pigeon obèse avec une aile en moins. Les véritables réjouissances vont pouvoir commencer, car depuis quelques siècles, le nom de Vénus n’est pas évoqué sans conséquences...

Suivant le mouvement des invités roulant sur ou sous les tables, Béatrice lâche sa propre coupe, qui s’en va zigzaguer au milieu des plats. Sinistre présage, la longue traînée de vin rouge qu’elle laisse dans son sillage se met à imprégner les armes de la maison royale brodées sur la nappe. L’un après l’autre, les cinq cierges blancs allumés sur le chevron noir de l’écu sont éteints par la vague sanglante, puis la croix d’argent en pointe, et les frêles fleur-de-lys d’argent en chef. *FIDES MEA LUX IN TENEBRIS*, proclame pieusement, une dernière fois, le phylactère chargé de la devise royale avant de sombrer dans l’écarlate.

À quelques étages de l’orgie, ces mêmes mots ornent fièrement un autre écu, accroché à la tête du berceau princier. *La foi est ma*

lumière dans les ténèbres ! Ondulant en lettres d'or au-dessus du poupon ligoté comme une momie dans ses langes à fanfreluches, ils semblent là aussi peser tel un ténébreux présage... ou un objet très lourd et très contondant naïvement retenu d'un clou et d'un peu d'espoir, ferait sans doute remarquer le fameux peuple à l'esprit pratique.

Ou bien peut-être, qui sait ? comme un ange gardien étendant son aile dorée sur le petit prince qui, immobile et silencieux, fait mine pour l'heure d'écouter les cloches tintinnabulant à travers la ville en son honneur.

En cet an de grâce 2373 du Temps-Naguère, celui que ses parents nommeront trois ans plus tard Avenant Gilles Jacques Henri de Lustre, second fils d'Oyl, est né.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.